



LE VIEIL HOMME DU PETIT LUBERON

Nouvelle

Frédéri MARCELIN

Elle se dresse presque abrupte, semée de vallons pentus, et précédée d'un court piedmont. Des villages y sont accrochés depuis longtemps, aussi clair que les roches qu'elle laisse affleurer. Des garrigues y rampent, parfois des arbres plus tenaces s'y plantent. Des chênes verts, des buis, d'autres à l'abri des vents, s'élancent contre des rocs verticaux. Il y a des pins et des cèdres, quelques fayards dans les fonds humides. Mais plus haut, la végétation s'arase, le mistral ne laisse pas de tourmenter ce monde végétal. Il prend force dans la plaine, et vient frapper la montagne à grands coups de gueule.

Depuis Maubec il faut grimper dans la draille, sur un sentier de cailloux blanc, acérés comme des silex, et grinçant sous les semelles. Au départ on est sous les pins, puis vite le soleil cogne, les arbustes ne dépassent plus les épaules. On est au nord, la montée est rude mais courte, en arrivant à ce que l'on pense être le sommet, on ne découvre qu'une seconde côte. Mais là, tu te retournes, et tu vois la plaine jusqu'au Ventoux, les monts du Vaucluse sur ta droite, le plateau d'Albion et plus loin la ligne des Alpes.

Dans la dépression juste entre les deux côtes, il y a un bâtiment, une ancienne bergerie, et de l'herbe tendre.

Lui s'est arrêté là. En bas on raconte qu'il aurait plus de cent ans, qu'il serait arrivé il y a une trentaine d'années, seul, sans bagage, juste un sac sur son dos. Il n'a jamais dit son nom, il ne parle que rarement. Au café ils

l'appellent le Taiseux d'en haut, ou l'ermite ou le fada. Si lui cause peu, les gens parlent beaucoup de lui.

Au début il descendait de temps à autre, faire deux courses à l'épicerie, des bricoles, quelques conserves, des allumettes. Les rideaux se soulevaient sur son passage. Il semblait n'en avoir cure, et faisait son train, puis derrière le camping il attrapait le chemin de la draille et remontait à sa bergerie. On dit qu'il vit avec un loup, qu'il connaît la langue des animaux, on dit tout et n'importe quoi.

La première fois que j'ai entendu des rumeurs à son sujet, je faisais un reportage au Beaucet, sur le pèlerinage de Saint Gein, que Frédéric Mistral, raconte dans ses souvenirs. Un homme vivait là dans l'ancien temps, il labourait son champ avec une vache et un loup attelés à sa charrue. On raconte qu'un jour qu'il avait soif il plongea deux doigts dans la roche, y laissant deux trous, de l'un coulait de l'eau de l'autre du vin.

Des gens parlaient d'un qui serait du même acabit, et qui résiderait dans le Luberon du côté d'Oppède ou de Robion. Intrigué mais dubitatif quant au fondement des rumeurs, je décidais malgré tout d'aller y faire un tour. Après tout, rien n'est impossible, un ermite au vingt et unième siècle, pourquoi pas.

Je buvais un pastis dans un café de Robion, c'était au début du printemps, le Luberon était bien vert, des fleurs partout. J'engageais la conversation avec le bistroquet.

Ah ! Me dit-il, le fada de Maubec, oui, tout le monde le connaît, enfin, tout le monde en parle. Il y en a moins qui le connaissent.

Vous l'avez déjà vu ?

- Non, jamais.

- Moi je le connais, et il n'est pas fada, c'est même plutôt le contraire.

La voix était celle d'une jeune fille, assise à une table en compagnie de deux garçons. Je me tournais vers eux les interrogeant du regard.

- Nous allons le voir au moins une fois par mois, répondit un des garçons.

- Il n'est presque jamais seul là-haut, il y a toujours du passage, et des personnes viennent parfois de loin pour lui parler, ajoute la jeune fille.

- On m'avait dit qu'il ne parlait pas, ou très peu.

- C'est vrai ajoute le second jeune homme, mais il a un truc.

- Un truc ?

- Oui, un don, ou je ne sais quoi, il suscite la réflexion, il fait du bien.

J'étais somme toute, de plus en plus intrigué par cet homme, ce que venaient de m'en dire ces jeunes gens, m'asticotait. Il fallait que je me rende compte par moi-même, que je grimpe sur la montagne. Je préparais un sac avec de quoi vivre plusieurs jours sans descendre.

Je suis en bonne forme physique, mais le sentier est rude, la montagne est superbe, le ciel dégagé, derrière moi le Ventoux s'élève, magnifique. Son chef est encore neigeux. Le géant surplombe cette riche plaine du Comtat avec la superbe d'un dieu grec. C'est l'Olympe Provençal. Je me sens bien petit.

Lorsque j'arrive sur le terre-plein, je vois la fameuse bergerie. La bastide est à moitié écroulée, l'homme n'occupe que le fond, sous une voûte de pierre close par un treillis

de branchages. Une tente est dressée à l'autre bout du pré, elle est occupée par un jeune couple.

Je m'approche, personne. Je m'assois sur une bille de bois. L'air est calme, transparent, cristallin. Le soleil est haut on n'est pas loin de midi. J'entends fureter dans mon dos, une grosse respiration, je me retourne et me trouve nez à nez avec un gros chien, il me montre ses dents, mais ne paraît pas agressif.

- N'aie pas peur, c'est une brave bête, il se méfie des étrangers.

L'homme qui parle est droit, mince, rasé de frais, ses cheveux blancs, courts ont dû être blonds, ils n'ont pas la blancheur criarde des anciens bruns. Il me jauge de ses yeux bleus gris ou verts, très clairs. Difficile de déterminer leur couleur avec précision, je crois qu'ils doivent changer avec la lumière. Il est vêtu d'un jean délavé, d'un pull noir, chaussé de sandales ouvertes.

- Monsieur.

- Bonjour me dit-il, Mathieu, et il me tend la main.

Il est vieux, des rides parchementent son visage, mais son allure générale semble juvénile. Son regard est perçant, limpide. Ses mains sont tachées de brun et de rouille, ses ongles sont manucurés, cet homme prend soin de lui et de son apparence.

- Vous êtes l'ermite lui demandai-je ?

- Certains me nomment ainsi, d'autres me disent fou.

Moi qui m'attendais à trouver un vieillard chenu, mal fagoté, marchant avec difficulté, ma surprise est totale.

- Je m'appelle Jean-Marc Blain, je suis journaliste. Je pige pour la Provence ou le Dauphiné libéré, ou ceux qui veulent bien acheter mes articles.

- Je savais que ce jour viendrai.

- Si cela vous dérange, je peux repartir, je ne veux pas vous gêner.

- Vous ne m'importunez nullement, je m'attendais à ce qu'un des vôtres vienne jusqu'ici satisfaire sa curiosité. Venez, nous allons marcher un peu.

Il m'entraîne vers les hauteurs, il marche d'un pas lent et sûr. Il s'aide parfois de son bâton, une branche de merisier, droite d'environ un mètre cinquante. Après environ deux heures nous arrivons au sommet du petit Luberon, dans une forêt de cèdres de l'atlas. Les arbres sont tous plus ou moins inclinés vers le sud. L'ombre n'est pas dense, mais garde la fraîcheur.

J'hésite à le questionner, il me sourit, cependant il m'impressionne. Je perçois chez lui une retenue naturelle, il montre avec son bâton des plantes à ras de terre. Je ne sais pourquoi, je nomme celles que je connais. Si il voit que je ne sais pas, il me dit, cela c'est du bragalou, on se servait de ses racines pour fabriquer ce qu'on appelait les brosse en chiendent.

Le gros chien reste à une cinquantaine de mètres de nous, je le regarde assez intensément, alors l'homme me dit : ce n'est pas un chien, c'est un loup.

Je tourne mon regard vers Mathieu, il sourit toujours.

- Il y en a souvent un qui me suit, pas toujours le même, ils veillent sur moi.

J'ai l'impression qu'il se moque, mais non, c'est bien un loup, et ses yeux brillent de bienveillance, il reste assis les oreilles bien droites.

- Rentrons.

Dès qu'il se lève le loup en fait autant et nous suit de loin.

C'est toute la conversation que nous avons eu ce premier jour. Au soir j'ai dressé ma tente près de celle du couple.

Je les croyais plus jeunes, en fait ils ont une petite quarantaine d'années. Ce qui est aussi mon âge. Nous bavardons autour d'un petit feu de bois. Ils sont venus voir le vieux, car ils étaient dans la peine, et on leur avait dit que le vieux savait consoler. Ils ont perdu un enfant de sept ans, emporté par une leucémie, et ce deuil ils ne parvenaient pas à le faire. Voir périr son enfant est ce qu'il y a de plus douloureux.

- Nous rentrons chez nous demain. Mathieu a permis à l'âme de notre Viviane que notre chagrin gardait prisonnière de partir. Il nous en a libérés. Bien entendu, nous sommes toujours tristes, mais plus légers, nous avons retrouvé de la sérénité, nous n'avions plus de raison de vivre, désormais la vie va reprendre, et nous aurons peut-être un autre enfant.

Un petit duc, s'est perché sur l'arbre juste devant nous, c'est un jeune, il pousse des cris brefs, comme un appel à la nature.

Au réveil, mes voisins sont déjà partis. Je me rapproche de la bergerie, le vieux n'est pas là, j'entrouvre la porte de branchage. Il y a une paillasse, une table, quelques chaises paillées, dans un coin est ménagé un foyer avec une cheminée rudimentaire. Le plafond est voûté, tout en pierres plates rangées sur tranche comme à la parade, ce n'est pas comme les bories, ou les dalles sont toutes horizontales. C'est une voûte romane, sauf qu'elle n'est pas en pierre de taille. Je me demande comment il a fait ça, car on voit bien à ce qui en reste qu'à l'origine la bergerie avait une toiture provençale avec quess de cyprès et tuiles romane. Pour le toit il a réemployé les tuiles encore fiables, posées sur un lit de cailloutis.

Je ressors au plus vite, un peu honteux de mon incursion dans son intimité. Peu de temps plus tard, Mathieu arrive, il tient à bout de bras un lapin de garenne qu'il a dû prendre au piège. Je lui dis bonjour, il me répond d'un sourire et d'un signe de tête. Il accroche le lapin par les pattes arrière à la branche basse d'un chêne vert et se met en besogne de dépecer la bestiole et de la vider. Ensuite il met le lapin dans une jarre d'eau, avec du thym et du romarin. Il prend une sente dans le fond du pré, et file droit devant. Je le suis. Nous parvenons sur une restanque où sont quelques oliviers, ils doivent avoir dans les vingt ou trente ans ils sont beaux, bien taillés, leurs pieds sont binés. Il ne me parle toujours pas, vaque à ses occupations quotidiennes, de petites salades montrent leurs premières feuilles dans un coin abrité.

Je ne sais pas quelle attitude prendre, dois-je lui proposer mon aide, simplement le regarder faire, partir me promener dans les garrigues ?

C'est lui qui me sort de l'embarras.

- Je ne suis pas bavard, je fais un repas par jour, le soir. Si tu veux nous dînerons ensemble. Tu aimes le lapin ?

- Oui, mais du sauvage je n'en ai jamais goûté.

- Viens on va se promener.

Il attrape son bâton, et prend au sud, je pense que nous allons comme hier vers la forêt, mais non, à un moment il bifurque vers l'est. Nous gravissons une légère pente couverte d'yeuses de cades de romarins, il n'y a pas vraiment de traces, c'est un chemin improvisé. Des herbes folles et des fleurs couvrent le sol, je me rends compte qu'il évite de trop les piétiner. J'en fais autant. Parle-moi me dit-il.

- La semaine dernière j'étais au Beaucet.

- À l'ermitage ?

- Oui, je faisais un papier sur les traces de Mistral depuis Châteauneuf de Gadagne, jusqu'au Beaucet, c'est là que j'ai entendu deux personnes qui parlaient de vous.

- Tutoie-moi.

- Je ne sais pas si j'y arriverai, vous m'intimidez.

- Pas grave.

- Donc cela m'a donné envie de venir vous voir, au début je doutais de votre existence. Mais je suis sans cesse à la recherche d'une histoire intéressante à raconter, alors je me suis dit, peut-être il existe. À Robion on m'a dit que vous aviez plus de cent ans.

- Pas tant, mais pas loin.

- J'y ai rencontré des jeunes qui font la montée pour vous rendre visite chaque mois. Ils étaient sympathiques, ils m'ont indiqué le chemin.

-...

- J'aime écrire, des articles pour la presse bien sûr, mais aussi de petites nouvelles, des poèmes, des contes traditionnels que je remets au goût du jour.

Nous sommes arrivés sur un promontoire, d'ici on surplombe les carrières de Lacoste. Le paysage est à couper le souffle, un aigle fait des ronds au-dessus de nous.

- Aujourd'hui je n'ai pas aperçu le loup, lui dis-je.

- Il vit sa vie de loup, il chasse, sa meute court toute la montagne, de cheval Blanc à Manosque et d'ici à Pertuis. S'il me sent triste il vient. C'est un passeur d'âme.

- Vous êtes croyant ?

- Je suis animiste.

- Alors vous ne croyez pas en Dieu, je pensais que si, que vous étiez une sorte d'ermite, priant seul sur la montagne.

- Je ne prie pas, je vis.

- C'est drôle ce que vous dites.

- Pourquoi ?

- Parce qu'en bas j'ai l'impression qu'on ne vit plus, on consomme. De tout, des aliments, de la musique, des livres, des films, y compris des sentiments.

-...

- Tout s'achète et tout se vend, on court dans tous les sens, on fait des voyages juste pour bouger, être ailleurs. On rêve d'être plus riche, d'avoir une belle auto. On veut des enfants, puis on divorce, et ils vivent des familles décomposées, recomposées, pour être en échec scolaire, puis se défoncer à coups de cannabis, de bière, de cocaïne et tellement d'autres substances qu'on ne sait plus lesquelles.

-...

- Vous êtes libre ici, en bas on est farcis de crédits, pour des écrans plats ou gondolés, des bagnoles et des pavillons merdiques. On nous fourgue du diesel en veux-tu en voilà, puis on nous dit, le diesel, c'est pourri, visez l'électrique, ça au moins c'est non polluant... Tu parles, avec quoi on fait l'électricité ? Avec l'air du temps ? Et les batteries lithium et compagnie, des tonnes de terre remuées tamisées, triées.

-...

- Vous ne dites rien.

- Veux-tu que j'ajoute à ta liste quelque chose que tu auras oublié ?

- Non, excusez-moi, je m'emballe.

-...

- Je parle mais n'agis pas. J'écris des brouilles sans grand intérêt, j'aimerais être libre comme vous.

- Je ne le suis pas. Personne ne l'est sur cette planète, nous dépendons tous de quelque chose. Les animaux sauvages non plus ne sont pas libres, leurs vies dépendent du bon

vouloir des prédateurs. La nôtre de quelque virus et bactéries. Il n'y a que des libertés.

Celles que nous concède le droit. Tu n'es pas coupable ni innocent, tu es ce que tu as choisi d'être en fonction des événements de ta vie.

- Je ne suis pas certain d'avoir choisi.

Il me regarde toujours souriant, bienveillant...

- ...Si c'est vrai, j'ai choisi... Vous avez raison.

-...

- Ai-je choisi correctement, ou me suis-je laissé porter par les influences diverses. Je me demande ce que j'aurai pu devenir avec d'autres choix...

- Tu ne sauras jamais. Cela n'a pas la moindre importance. Par contre ta vie n'est pas finie, tu as de nouveau diverses voies possibles. Crois-tu que tu sois venu seulement pour me rencontrer ?

- Pourquoi d'autre ?

-...

- Je veux juste écrire un article sur vous, votre vie ici, les relations que vous entretenez avec la nature et les gens qui vous visitent.

-...

- Votre sourire devient exaspérant !

-...

- Votre mutisme aussi...

Je vois son sourire s'agrandir, et ses yeux pétiller, alors subitement je ris. Je suis même pris d'un fou rire.

- À la bonne heure !

Lui aussi rit de bon cœur.

- Viens, il se fait tard, il nous faut dîner avant que le soleil ne se couche.

Il allume un feu dans son âtre, met le lapin sur une tringle de fer suspendue tant bien que mal par du fil d'acier. Il le fait tourner fréquemment. Il a égoutté puis versé une boîte de haricots verts dans une gamelle auprès du feu et il les a arrosés d'huile.

- C'est l'huile de mes olives.

Il me tend une assiette un couteau et une fourchette. Nous partageons le lapereau et les haricots. Je suis heureux.

Mathieu secoue ma tente.

- Lève-toi petit l'aurore est passée le soleil brille. Aujourd'hui tu pourras me poser toutes les questions que tu veux.

Je sors de la tente, il me tend un verre de café.

- Merci.

- Nous allons marcher jusqu'à Régalon, nous dormirons là-bas et nous rentrerons demain.

- C'est de l'autre côté de la montagne il me semble.

- Oui, nous allons traverser le Luberon, en cette saison, en semaine nous ne croiserons personne.

- Comment vous faites pour l'eau, y-a-t-il une source ?

- Non, une citerne, une vieille creusée dans le rocher, je te montre.

L'excavation est recouverte de tôles ondulées, cachées sous une épaisse couverture végétale.

- Lorsque je suis arrivé, je savais qu'elle était là, je l'ai dégagée, nettoyée. Deux rigoles courent sur le rocher, et lorsqu'il pleut elles alimentent la citerne ainsi que la gouttière qui borde le toit de la maison.

- Mais elle est potable ?

- Je la fais bouillir.

Nous venons de traverser la forêt des cèdres, et descendons dans un vallon. Tout en marchant je lui demande son âge.

- J'ai nonante huit ans. Je suis venu ici la première fois j'avais dix-huit ans. Lorsque ma pauvre femme m'a quitté, je m'y suis installé, parce que c'est le plus bel endroit que je connaisse. J'avais soixante-neuf ans, je croyais mourir là en peu de temps, mais cet endroit est magique, il m'a reverdi le cœur et le corps.

Au début j'ai beaucoup maigri, je n'étais pas bon chasseur, j'avais apporté un livre pour les plantes comestibles. Mais cela n'a pas empêché deux intoxications alimentaires. J'avais un peu d'argent, alors je descendais au village acheter à manger. Les gens sont curieux par nature, ainsi il s'en est trouvé deux qui venaient parfois me dire bonjour, j'étais bourru à l'époque, mais quand ils s'asseyaient près de moi ils se trouvaient bienheureux. Ils me contaient les ragots du village, m'apportaient un peu de vin, des bouteilles d'eaux, du pain. Nous sommes devenus proches, pas amis, non, mais proches. Ils ne m'importunaient pas, mon silence leur convenait, ils venaient un peu comme à la confession chez un curé. C'est de là qu'ils m'ont dit l'ermite.

- Et puis...

- Et puis, rien de spécial, d'autres sont venus.

Enfin un jour de novembre, je devais être ici depuis quatre ou cinq ans, un garçon de dix-sept ans, Hervé, est venu. Il était d'une tristesse terrible, la jeune fille qu'il aimait ne voulait plus de lui, il n'a fait que passer et il continua j'aux carrières où nous étions hier. Je l'avais suivi, il était au bord du précipice, c'est à ce moment que le loup est arrivé, la bête m'a regardé, puis elle est allée s'asseoir aux

pieds du garçon. Le jeune homme s'est retourné m'a vu, a vu le loup, et a fait demi-tour jusqu'à la bergerie. Il est resté deux jours, sans dire un mot. Le loup s'était posté au bout du champ, il attendait. Dans l'après-midi de la seconde journée, le loup a hurlé, Hervé s'est levé du billot où je refends mon bois et sur lequel il avait posé ses fesses. Il m'a serré la main dit merci, il avait le sourire, il a fait un signe au loup qui s'est aussitôt éclipsé. Puis il a pris le sentier pour redescendre à Maubec.

C'est ainsi que naissent les légendes, les gens d'en bas racontaient à qui voulait entendre que je levais la peine.

Au fur et à mesure je découvrais Mathieu, un homme d'une simplicité totale. Il ne cherchait rien, il vivait, à son rythme, celui du soleil.

Je ne lui demande plus rien, nous marchons d'un pas lent, les parfums montent du sol comme une brume odorante, des abeilles butinent les fleurs printanières, parfois notre marche fait fuir un aspic qui se dore en attendant un mulot imprudent.

Le Vallon s'étrécit puis se creuse c'est là qu'on pénètre dans les gorges. Le sillon est profond et si étroit que par endroit on ne passe pas à deux de front, il faut s'esquiver. Plus loin la gorge écarte ses roches et en surplomb se trouve une grotte large et profonde.

Mathieu décide se poser dans cet abri naturel pour la nuit. Nous mangeons le contenu frugal de nos sacs, la nuit tombe et nous nous endormons.

J'ai rarement aussi bien dormi, pourtant la position était inconfortable. Je suis en pleine forme, une douce quiétude s'est emparée de moi, j'ai grimpé en haut des rochers, au-dessus de la combe pour regarder le soleil se

lever. C'est merveilleux de voir l'aube grandir et l'aurore faire place au grand jour.

Le retour se fait dans le silence, ni lui ni moi n'ouvrons la bouche. Sur une crête nous apercevons la petite meute des loups courir après quelque gibier. Le ciel se couvre de nuages, la marinade souffle, il va certainement pleuvoir.

Nous parvenons au vallon de la bergerie trempés jusqu'aux os. Nous nous déshabillons, sous la voûte, Mathieu fait du feu pour faire sécher nos vêtements, nous avons chacun jeté une couverture sur nos épaules.

J'allume une cigarette, la première depuis que je suis rendu chez le vieux, mais je trouve le goût du tabac désagréable, et je l'éteins. Il m'offre un verre de côte du Luberon de la cave de Maubec, je le trouve délicieux. Nous saucissonnons avec du pain de campagne que le couple a laissé. J'avais emporté un fromage de Banon que nous dégustons avec joie. Je n'ai plus envie de le questionner, et la nuit étant revenue je me retire sous ma tente.

Au petit matin, je plie bagage. Je le trouve sur le pas de « la maison », il est rasé et j'ai un peu honte de me présenter à lui hirsute avec une barbe de quatre jours.

- Je suis venu pour raconter une histoire... Pour distraire mes lecteurs d'une aventure peu ordinaire. Mais c'est moi-même que j'ai trouvé. C'est le plus beau cadeau que je n'ai jamais reçu Mathieu, et je vous remercie. Je vais choisir en conscience mon chemin de vie, trouver ce pour quoi je suis venu au monde, ce pour quoi je suis fait. J'ai compris que le temps se prend, qu'il ne sert de rien de se presser. Qu'accumuler les choses est inutile. Il n'y aura pas d'article.

Tiens, le loup est là.

- Il est venu te dire au revoir.

Je serre la main du vieux, sa poigne est franche et douce.

Je descends le sentier par lequel j'étais venu, mais aujourd'hui un loup m'accompagne. À mi-pente il stoppe, s'assied et me regarde poursuivre ma route.

Un jour du début de mai, lorsque Mathieu revient de la restanque soigner ses oliviers, il trouve un visiteur assis sur un bout de ruine de la bergerie. À son approche celui-ci se dresse. C'est un gaillard d'au moins un mètre quatre-vingt-dix, des épaules de docker, et le cheveu rare et en bataille.

Son visage est mat, des yeux noisette, il doit avoir dans les cinquante ans, peut-être plus. Sa bouche est comme un coup de couteau qu'il aurait pris un peu de travers. Ses sourcils bien que fins retombent vers ses oreilles et lui confèrent un air accablé. En le voyant debout devant lui, et pris d'une fulgurante impression Mathieu pense à Jean Valjean, mais un Valjean retord et peu sympathique.

- Bonjour.

- Bonjour, je me nomme Luc Demonjault.

-...

- Je suis un soldat, enfin j'étais soldat.

-...

- J'étais dans les services spéciaux... Vous savez, ceux dont la république n'est pas fière. Ceux qu'elle dissimule aux citoyens ordinaires.

- Oui, vous étiez dans le renseignement, un espion autrement dit.

-... Pire que cela...

-...

- J'étais chargé des plus basses besognes, des intimidations, des...

...Mathieu fait un signe de la main pour arrêter le discours de l'homme...

- J'ai déjà parlé de tout ça avec un prêtre, c'est difficile, j'ai tellement honte de ce que j'ai fait. Le curé n'a pas compris. Il m'a admonesté, prescrit des actes de contritions, m'a dit de prier, même de me livrer à la police... Je ne peux pas me livrer à ceux pour qui j'ai fait de ma vie un enfer...

- Vous êtes croyant ?

- Non, s'il y avait un dieu il n'aurait jamais permis de telles horreurs.

- Alors pourquoi aller vous confesser ?

- Parce que c'est le seul endroit et les seules personnes qui peuvent garder les secrets.

- Et un psy

- Je ne peux pas, à cause du secret-défense, je me suis engagé à ne jamais révéler mes activités.

- Pourquoi être venu me voir dans ce cas ? Il doit bien y avoir une cellule d'aide psychologique dans les services de l'état.

- Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux, ce sont des monstres.

-...

- Au début je croyais que tout irait bien, que j'étais blindé, que rien ne pouvait atteindre ma détermination ni mon moral. Je n'avais aucune compassion, c'est pour ça qu'ils m'ont choisi. Puis au fil des ans, l'accumulation des malversations dont j'étais chargé, a commencé de ronger ma carapace... Mais ça allait encore, jusqu'à ma démobilisation.

-...

- Je me suis retrouvé seul, plus de famille, pas d'amis, je rongéai mon frein, tournais en rond, un temps j'ai eu une compagne, mais elle n'a pas supporté mon mal-être, de plus je suis devenu incapable d'aimer vraiment, je vois le mal partout.

- Je ne peux rien pour vous, il est tard, trouvez un coin où vous installer pour la nuit. À demain.

Ainsi Mathieu coupant court à la discussion, laisse son visiteur dans sa solitude habituelle et se préserve d'une écoute pénible. Il a besoin de dormir, afin d'apaiser son esprit.

Au petit matin, à son habitude le vieux de la montagne fait un café, puis il appelle Luc et l'invite à le partager. Les deux hommes boivent leurs verres chauds, il fait encore frais, une brume légère couvre le sol, le ciel est dégagé.

- Viens, prends ta besace, il nous faut marcher, nous irons jusqu'à la forêt. Luc suit Mathieu qui demeure silencieux.

- Parle-moi intime le vieux à son compagnon.

- ...Je suis un tueur, j'ai au cours de mon service assassiné...

- Épargne-moi les détails, je ne suis ni avocat ni confesseur. Si tu cherches la rédemption, sache que tu ne la trouveras qu'en toi-même, personne ne peut pardonner de tels actes, pas plus moi que n'importe qui. Dans une société primitive tu serais banni du clan, tu devrais partir seul, survivre dans la nature par tes seuls moyens.

- Je suis un misérable.

- Tu es un homme...tout simplement...Ta part obscure s'est exprimée sans limite, tu as écarté de toi la lumière.

- ...

- Peut-être t'es-tu fourvoyé, peut-être ton choix correspondait à ta nature profonde. Toi seul es ton juge, tu es hors les lois, puisque ni celle des hommes ni celle des dieux ne te concernent.

Ils dépassent la forêt, au-delà de la crête ils descendent, vers l'orient. Mathieu s'arrête.

- Va maintenant, ne te retourne pas, marche vers là d'où la lumière paraît chaque matin et trouve ton destin.

Mathieu regarde Demonjault s'éloigner, puis disparaître dans un vallon, et s'en retourne à la bergerie.

En août, deux gendarmes prennent le chemin de la draille de Maubec et se présentent à Mathieu sur les dix heures du matin.

- Que me vaut votre visite messieurs de la maréchaussée ?

- Bonjour. Avant-hier des randonneurs ont découvert un corps au pied d'une falaise, du côté de Buoux. Il ne restait pas grand-chose, les loups et les vautours l'ont complètement dépecé.

- Alors, que puis-je pour vous ?

- Ses vêtements ou du moins les lambeaux qui en restaient ne contenaient rien. Nous avons trouvé son sac, il n'y avait qu'une centaine d'euros dans un vieux portefeuille ni aucune pièce d'identité, mais un papier plié. Sur ce papier est écrit « Mathieu, dans le Luberon, Maubec » C'est bien vous ?

- Oui c'est moi, dites-m'en davantage, je vois passer beaucoup de monde.

- Le type était grand et probablement costaud, un bon mètre quatre-vingt-dix.

- Son sac, comment est-il ?

- Petit, genre promenade d'une journée, il y avait aussi une bouteille d'eau en plastique, cassée, et un couteau de survie, comme ceux des commandos.

Après un court instant de silence, Mathieu annonce :

- Luc Demonjault.

- Vous vous souvenez de lui ?

- Oui,.. Il est venu ici aux premiers jours de mai. Un ancien militaire, vous n'aurez pas de mal à trouver son pedigree.

- Pourquoi est-il venu vous voir ?

- Je n'en sais rien, par curiosité sans doute, comme la plupart des autres. J'avais fait du café, je lui en ai offert un verre puis il est reparti, je pense qu'il allait jusqu'aux cèdres.

- Vous ne l'avez pas revu ?

Non, jamais.

Delphine est une belle jeune femme de vingt ans brune avec de beaux yeux verts cerclés de bleu foncé. Grande, élancée, les épaules larges, les jambes longues et musclées, elle est depuis dix ans membre du cercle des nageurs de Marseille. C'est une sportive de haut niveau, championne de France du deux cent mètres nage libre, du monde du cent mètres papillon, et médaille d'or aux derniers jeux olympiques. Poursuivie par les journalistes, mise en avant par sa famille, encensée par son club, adulée du commun des mortels, elle se sent écrasé sous le poids de sa notoriété. Un samedi soir lors d'un cocktail organisé par son sponsor, elle entend parler d'un vieil homme vivant dans le Vaucluse, et qui accueille les personnes en mal de vivre. On dit qu'il sait tellement bien écouter, que

l'on s'entend soi-même, qu'il ouvre la voie de la connaissance intime.

Le lendemain, à l'aube, avant que les badauds et les journalistes n'arrivent assiéger l'entrée de son immeuble. Elle attrape le sac à dos qu'elle a préparé la veille et saute dans son auto. Remonte le Jarret, enquille l'autoroute du nord, jusqu'à Cavaillon, et parviens à Maubec assez tôt pour se garer sans être remarquée.

Après avoir rapidement grimpé la draille elle découvre un vieil homme souriant. Elle ne l'imaginait pas ainsi, elle pensait qu'il serait négligé, dépenaillé, barbu, et elle a en face d'elle, certes un vieillard, mais bien mis, propre, les cheveux coupés courts.

- Bienvenue, jeune fille.

- Bonjour Monsieur.

- Mathieu, tu peux me dire tu.

- Delphine, je suis nageuse.

- Ce n'est pas un métier ça.

-... Si, enfin, c'est ce que je fais le mieux, je suis la plus rapide au monde dans une piscine.

-...

- Je suis très connue. Célèbre, on peut dire.

-...

- Je m'entraîne tous les jours, des kilomètres dans l'eau. Parfois je vais en mer. Là je nage depuis l'entrée du vieux port jusqu'au château d'If.

C'est fort vous savez...

- Autrefois je nageais un peu pour entretenir mon corps, mais depuis que je vis ici, je manque d'eau pour cela. Alors je marche.

- Lorsque je sors de la piscine mon coach me fait faire de la musculation, je dois être au top en permanence.

-...

- J'ai ma photo dans tout un tas de magazines, même sur des affiches, en maillot de bain. Au début j'étais fière, cela faisait plaisir à mes parents.

-...

- Depuis que je suis revenue des olympiades, cela me pèse. J'aimerais qu'on m'oublie un peu. Il y a toujours quelqu'un pour me reconnaître, dans les magasins, dans le métro, je ne peux pas faire un pas dehors sans être abordée. On me demande des autographes. J'ai toujours des photos dans mon sac pour ça.

-...

- En fait personne ne me connaît. Je ne suis qu'une icône, l'image de la réussite. On m'invite dans les écoles, pour que je parle avec les enfants, pour les motiver, leur montrer qu'avec de la persévérance on atteint au sommet. Ce n'est pas que je n'aime pas les enfants, mais je dois toujours répéter des pensums.

- Tu as un petit ami, un fiancé ?

- Non, pensez-vous, pas le temps de m'attacher, toujours à courir les compétitions. L'avion pour l'Australie, les USA, tous les pays européens, le Japon.

Je m'envoie en l'air avec des mecs que je rencontre dans les compétitions. C'est purement sanitaire, sexuel, pas de sentiments.

-...

- Quand j'avais quinze ans j'étais amoureuse d'un garçon de mon lycée, lui aussi il m'aimait, mais dès que mes parents l'ont su, ils ont tout fait pour nous séparer, ils trouvaient que je négligeais le sport.

-...

- Finalement il s'est lassé de ne pouvoir me voir que rarement, et s'est vaguement entiché d'une autre fille, plutôt jolie et gentille d'ailleurs, mais j'en étais jalouse.

Je le rencontre souvent, il me regarde toujours avec amour, je le sens. Nous habitons le même immeuble en face de l'Hôpital de la Conception. C'est là qu'est mort Arthur Rimbaud, le poète. J'adore lire de ses poèmes le soir au lit. Cela me rassérène d'une journée stressante.

-...

- Vous ne parlez pas beaucoup.

- Je t'écoute, moi je n'ai rien à raconter, je vis ici bien simplement, tous mes jours se suivent, je m'occupe et vois venir des gens qui me parlent.

- Je comprends. Moi ça me pèserait cette immobilité.

- Je ne suis pas immobile, viens allons-nous promener sur la montagne.

La jeune fille a du mal à suivre Mathieu, il marche lentement avec son bâton, et elle a des enjambées bien longues pour se mettre à son rythme. Cependant elle parvient à synchroniser sa marche avec le vieux, et trouve la ballade agréable.

- Vous vivez en pleine nature, c'est beau ici, et la vue sur la plaine est somptueuse. À Marseille il me faut atteindre les bords de mer pour avoir l'horizon dégagé. Lorsque je suis en déplacement, je ne vois que des villes et des piscines, je n'ai jamais l'opportunité de découvrir les campagnes environnantes. Je suis allée partout dans le monde, mais n'ai rien vu de la vie hors des sempiternelles compétitions.

-...

- J'ai écouté mes parents, surtout ma mère qui rêvait de me voir prendre sa relève, elle a été une bonne nageuse, mais

n'a pas atteint les sommets. Elle m'a poussé et tiré jusqu'à la gloire. Mon père lui, s'en fout, il est fier de moi, sûr, mais il s'intéresse davantage à mes études.

- Tu étudies quoi ?

- Parallèlement à ma pratique sportive, je fais des études de langues, allemand et italien, mais au grand dam de mon père j'ai pris du retard.

-...

- En fait, si j'y pense, je regrette de n'être pas davantage impliquée dans mes études. Ce qui me plairait vraiment c'est la linguistique, je suis curieuse des langages.

-...

- Avec ma mère il faut être la meilleure, la plus performante, aller plus vite que les autres, gagner ! C'est une obsession. En vous parlant je me rends compte qu'elle réalise à travers moi son rêve de jeunesse. Elle me fait croire depuis toute petite que c'est aussi le mien.

Pourquoi ? Au fond je ne sais pas si j'avais vraiment l'envie d'être plus forte que les autres.

Jonas, c'était mon amoureux. Jonas il fait des études de médecine. Il faut être bon aussi dans ce domaine, c'est difficile et long comme études. Il dit que ce qui est important c'est d'y arriver, pas d'être le premier de la classe. Il dit aussi qu'il est important de s'améliorer sans comparaison aux autres, juste pour soi-même.

- Tu en penses quoi ?

- Je ne sais pas... À votre avis ?

- Mon avis ne compte pas, c'est toi qui dois t'interroger.

-... J'avais tendance à penser comme ma mère. Mais vu la vie que je mène je me demande s'il n'a pas raison. Personne ne l'ennui, il n'est en compétition qu'avec lui-même, il se moque bien des résultats d'autrui... Il peut se

promener tranquillement sans que quelqu'un lui demande un autographe... Il est plus libre que moi...

- Allez, viens rentrons à la bergerie, nous allons dîner, dormir et nous reparlerons de tout cela demain.

Après le repas Mathieu a poussé la table et les chaises pour faire une place à Delphine afin qu'elle ne couche pas dehors. La jeune femme s'est glissée dans son sac de couchage et s'est aussitôt endormie. Mathieu la regarde dormir. Il la trouve belle mais perçoit sur son visage un voile de tristesse.

Au début de ce nouveau jour, comme à son habitude le vieux fait du café, l'odeur du breuvage réveille Delphine.

- C'est drôle dit-elle, hier soir j'étais aussi fatiguée qu'après une course, pourtant je n'ai rien fait de la journée.

- C'est l'introspection demoiselle, ton cerveau a mouliné cent idées à la fois, tu t'es posé des questions, cherché des réponses, tout cela demande de l'énergie, comme la natation.

- Vous croyez ?

- Pour sûr, j'en ai vu beaucoup comme toi.

- Vous en pensez quoi vous, de la compétition ?

-...

- Vous ne voulez pas me dire ?

- Mon avis est le mien, tu dois trouver la réponse qui te convient.

- À force d'en parler j'ai l'impression que cela ne mène nulle part. Je me retrouve avec vous, sur le Luberon, comme si tout ce qui s'est passé auparavant n'était qu'une

parenthèse. C'est étrange. Est-ce que je suis à un tournant de ma vie ?

-...

- Dois-je faire le point, me remettre en question, décevoir ma mère, reconforter mon père, renouer ma relation avec Jonas ? Je suis perdue dans un tourbillon d'interrogations.

- Toutes celles et ceux qui sont venus jusqu'ici, se sont trouvés dans une situation identique. Je ne sais pas à quoi cela tient, si c'est l'esprit du lieu, une disposition de mon caractère, le simple fait de se trouver dans une liberté de penser, ou que la vie ordinaire empêche la réflexion.

- Vous êtes un philosophe.

- Certainement pas au sens où tu l'entends. Je sais qu'il n'y a d'amour de la sagesse nulle part, ni chez personne. La sagesse n'est rien que du bon sens, tout le reste est baratin d'impuissants. Il n'y a pas non plus de vérité. Les vérités sont des points de vue. La réalité seule est un fait. Et encore elle peut être interprétée d'autant de façon qu'il y a de personnes.

- Vous me noyez !

- Impossible pour une nageuse comme toi, mets un coup de pied au fond de la piscine et reviens à l'air libre.

- Vous voulez dire que chacun a sa propre vérité, que tout point de vue est acceptable, que la réalité n'est qu'une interprétation de l'esprit. En somme que seul le libre arbitre détermine ce que nous sommes ?

- Oui le libre arbitre et notre relation aux autres, déterminent la personnalité.

- Donc, si je comprends bien... Mon caractère peut évoluer en fonction de mes relations avec mon entourage ?

- Ta personnalité, pas ton caractère. Lui, tu l'as pour toujours, il doit être inné.

- Donc actuellement, si je comprends bien, ma personnalité est définie par les désirs de ma mère.

-...

- Si ma mère ne m'avait pas conditionnée, je ne serais pas une championne de natation, j'aurais une vie ordinaire. Une fille qui fait ses études, qui a un petit ami, des copines, enfin tout ce qui fait la vie de tout un chacun...

-...

- Si demain je décide d'abandonner ma carrière sportive, je rencontrerai d'autres gens, et ma vie sera différente... Je pourrai reprendre mes études sérieusement et devenir autre chose... Ma mère me renierait...

-...

Tout en discutant, ils sortent de « la maison » et vont s'asseoir sur l'herbe du pré.

- Ce serait terrible pour elle. J'aime ma mère, je ne veux pas lui faire de mal... D'autre part, c'est vrai que j'en ai marre de cette vie de dingue... Il faut toujours faire des choix ?

- C'est la vie, nous sommes ce que nos choix ont déterminé.

- Je n'aurai jamais dû venir.

- Trop tard. Assume.

- Vous êtes terrible !

-...

- Vous souriez sans arrêt... Vous vous moquez ?

- Certes non.

- Vous faites quoi alors ?

- Rien, je t'écoute réfléchir.

- Et vous trouvez mes réflexions judicieuses ?

- Je ne suis pas juge.

- Vous êtes quoi alors ?

- Le vieux de la montagne.
- C'est tout ?
- C'est ce que je suis, un témoin de la vie de ceux qui viennent à moi.
- Vous me donnez envie de rire, de moi et de vous, nous sommes ridicules !
- Eh bien rie, le rire est salutaire, il dégage l'esprit des mauvaises ondes.

Delphine regarde Mathieu et se met à pleurer toutes les larmes de son corps, elle se pelotonne comme un fœtus, hoquette, puis relève la tête, ses beaux yeux larmoyants esquissent un sourire, sa bouche aussi, et ses pleurs se muent en rire. Un rire franc, net, joyeux, libérateur. Elle est arrivée pleine de renoncement, de regrets, d'amertume, victime d'une société mercantile où elle vendait ses performances, en échange d'une gloriole passagère...

Un loup s'est installé à quelques mètres pendant qu'ils parlaient.

- Mais c'est un loup dit Delphine !
- N'aie pas peur, il est là pour nous. Il vient nous montrer qu'il ne faut pas avoir peur, ni de la vie ni de la mort. Il va probablement t'accompagner un bout de chemin lorsque tu vas redescendre, il fait souvent ça avec les gens qu'il considère digne d'intérêt.

Delphine attarde son regard sur le loup, il est beau, fier, étrangement elle qui craint les chiens n'éprouve aucune peur.

- Maintenant, va-t'en, ta voie, tu l'as trouvée, bien que tu n'en aies pas encore vraiment conscience. Je suis heureux de t'avoir connu Delphine.

Manon est plus jeune de quelques mois que Marion qui vient d'avoir dix-huit ans. Ces deux-là sont inséparables depuis la maternelle, elles étaient ensemble au collège de Coustellet, et elles sont encore dans la même terminale au Lycée Ismaël Dauphin à Cavaillon.

Les parents de Manon sont agriculteurs, le père de Marion travaille à la distillerie, sa mère est préparatrice à la pharmacie de Robion. Elles sont toutes deux filles uniques et habitent dans le même quartier. C'est sans doute pour cela qu'elles sont si proches. C'est du moins ce qu'en pensent leurs parents. Ils leur arrivent rarement de sortir le samedi soir, mais parfois elles vont à la Gare, une petite salle de concert sympa, à Coustellet.

Marion est fluette, filiforme, un visage d'ange et de petits seins saillants. L'adolescent qui danse avec elle est plutôt entreprenant. Elle qui malgré son âge n'a jamais embrassé de garçon, se laisse faire. Elle sent le désir monter en elle, se serre à lui. Manon la regarde faire, et la jalousie l'étreint. Le jeune homme emmène Marion à l'extérieur, ils sont absents une petite heure. Puis Marion revient seule en pleur se blottir dans les bras de Manon.

Les deux filles sortent de la boîte, Manon fait démarrer sa moto, Marion monte à l'arrière et elles filent vers le village. Marion pleure toujours serrant la taille de Manon de toute sa force. La chambre de Manon s'ouvre à l'extérieur du mas, ainsi lorsqu'elles rentrent personne ne les entend. Manon est plantureuse autant que Marion est menue.

- Qu'est-ce qu'il t'a fait ce mec, pour te mettre dans un état pareil ?

- C'est ma faute, je l'ai laissé faire...

- Il ne t'a pas violé ?

- Non, je voulais savoir comment c'était avec un garçon...
- J'en étais sûre, quelle idiote !
- Nous lorsqu'on fait l'amour, c'est doux, ça dure, on se caresse. Lui, c'est une brute, il m'a bousculé dans sa baignole, sur le siège arrière. Il voulait que je le suce, j'avais pas envie, son sexe me dégoûtait. Il m'a pénétré en bavant dans mon cou, il soufflait comme un chien, deux minutes après c'était fini, il a remonté son pantalon et m'a dit « Casse toi, t'es bonne à rien ».
- Ma chérie, je te l'avais dit de faire gaffe à ces cons, ils nous prennent pour des putes.
- Tu m'en veux ?
- Oh ! Oui je t'en veux, je suis déçue, jalouse, en colère.
- Manon !
- Quoi !
- Pardonne-moi, je t'aime.
- Moi aussi je t'aime mais je suis fâchée.

À la rentrée de septembre, après qu'elles ont toutes deux réussi leur Bac, Marion s'est inscrite en fac d'histoire et Manon aux Beaux-arts en Avignon. Elles ont annoncé la nouvelle au vieil homme de la montagne, qu'elles vont voir assez souvent depuis leurs quatorze ans.

À la préfecture elles partagent une chambre chez l'oncle maternel de Manon, un homme chaleureux célibataire endurci et non conformiste. Il a accueilli celles qu'à Maubec on surnomme M&M's.

Juste avant les vacances de Noël, Manon apprend à son amie qu'elle est enceinte.

- Cela fait deux mois que je n'ai plus mes règles. J'ai voulu me venger. Je suis conne.
- Et que comptes-tu faire ?
- Je n'en sais rien.

- T'en a parlé à tes parents ?
 - Non, je n'ai pas osé, pas encore.
 - Tu vas être limite si tu ne veux pas le garder.
 - Je sais, je me demande quoi faire.
- Allons voir l'ermite propose Marion.
- Elles vont là-haut assez souvent, lui apportent des légumes de la ferme, de l'eau, quelquefois un gâteau qu'elles ont fait, ou quelques biscuits.
- Elles le trouvent dans « la maison », il fait froid et le mistral n'en finit pas de décorner tous les cocus du Vaucluse.
- Asseyez-vous les filles. Qu'est-ce qui vous amène par ce froid de loup.
- Je suis enceinte, Mathieu.
 - ...
 - Cela fait douze semaines...
 - Qu'en penses-tu Marion ?
 - Moi, je n'en sais rien...
 - ...
 - ...Nous sommes jeunes, nous commençons seulement nos études. Les parents de Manon, n'aimeraient pas la voir s'arrêter là.
 - Et pourquoi elle stopperait ses études à cause d'un enfant à venir ? Interroge Mathieu.
 - Et bien, c'est difficile de conjuguer études et maternité.
 - Bien d'autres l'ont fait, cela ne les a pas empêchés de réussir.
 - Je ne me sens pas capable d'élever un bébé, dit Manon.
 - Vous savez les filles il y a bien des moyens de contraception, c'est avant qu'il faut penser aux conséquences.
- Manon pleure.
- Ne pleure pas, ce n'est pas un drame, ma petite.
- L'avortement est légal pour cela, pour éviter aux jeunes

femmes les suites malencontreuses de relations sexuelles sans protection.

- Nous étions protégés, c'est un accident ! Je voulais juste rendre Marion jalouse.

-...

- Je suis autant idiote qu'elle, qu'est-ce que je suis allé faire avec ce type, en plus c'est un de mes profs. Il est bien plus vieux et marié de surcroît. Il a sûrement des enfants !

-...

- Marion qu'est-ce qu'on va devenir...

- Et si tu le gardais cet enfant...

- Le garder ?

- Oui, après tout, nous nous aimons. Nous sommes des femmes bien capables d'élever un bébé. C'est vrai qu'il arrive un peu tôt, mais... Vous en pensez quoi Mathieu ?

- J'en pense que vous êtes assez grandes pour prendre vous-mêmes vos décisions. Vous êtes majeures devant la loi. Donc responsables de vos actes et libres de choisir.

Les filles sortent dans le vallon de la bergerie le vent y est moins fort. Elles s'allongent au soleil, contre un petit rocher, à l'abri du mistral. Mathieu a sorti une chaise et s'est également mis au soleil. Au bout d'un temps, M&M's, rejoignent le vieux.

- Nous ne savons pas ce que vont dire nos parents. Jusqu'à maintenant ils croient que nous sommes juste amies. Nous craignons leurs réactions tant qu'ils apprennent que nous sommes un couple que du fait que Manon va avoir un petit.

-...

- Nous avons bien réfléchi, on est à l'aise pour ça ici. Et puis vous ne jugez pas, vous nous aidez à nous retrouver, dans le fatras de nos pensées...

- Alors ? Demande Mathieu.
- Eh bien Manon et moi avons décidé de garder l'enfant, et d'annoncer notre penchant l'une pour l'autre.

-...

- Et si cela ne plaît pas, ajoute Marion, tant pis, nous assumerons la suite. Nous nous aimons depuis la crèche, rien ni personne ne nous sépareront jamais. Si c'est une fille nous l'appellerons Mathilde, si c'est un garçon ce sera Matéo, comme vous mais version Italienne, mes arrière-grands-parents sont venus de Vérone pour vivre ici.

Contre toute attente, les parents ne sont pas surpris, au fond ils savaient depuis longtemps que ces deux-là étaient pleines d'amour l'une pour l'autre. Malgré la surprise, la venue de l'enfant, les enchantent. D'autant se disent-ils que celles-ci ne sont pas près d'en avoir un second.

Marion et Manon sont montées chez Mathieu, nous sommes le 6 juin, Manon porte sur son ventre le petit Matéo, il a des cheveux presque blancs tant ils sont blonds, Manon le présente au vieux, qui est ravi de voir leur enfant.

- Vous savez Mathieu, je lui donne le sein, j'ai beaucoup de lait. Marion m'aide beaucoup, nous sommes heureuses. Nous passons en seconde année, tout va bien.

Manon et Marion sont venues apporter quelques vivres et de l'eau à Mathieu, comme d'habitude elles vont poser leurs sacs dans « La maison ». Deux loups s'écartent pour les laisser entrer, elles voient le vieux encore endormi, s'approchent pour le réveiller mais le trouvent froid et raide.

Sur la table il y a une lettre.

« Si tu lis ceci, c'est que je suis mort. Depuis deux jours je m'affaiblis d'heure en heure, je sais que le temps est venu pour moi de passer, de me refondre dans l'univers. J'ai eu une bonne et longue vie, j'ai cent un ans pour ceux qui veulent savoir. Je m'appelle Mathieu Berbiguier je suis né à Carpentras le 25 mai 1949, comme ça le maire pourra clore ma page d'état civil. Je voudrais qu'on m'enterre dans le champ devant la bergerie, la terre végétale y est plus profonde qu'autour. Qu'on plante un cyprès à ma tête et des iris sur mon corps. Je remercie toutes celles et ceux qui m'ont au cours des trente dernières années rendu visite, ils ont tous une place dans mon cœur ».

Aussitôt Marion retourne à Maubec, prévenir le maire. Manon reste auprès du corps, les deux loups sont partis.

Le conseil municipal se réunit en session extraordinaire, il ne manque que deux conseillers à l'appel. La question se pose de savoir que faire du corps. La loi impose que les corps soient enterrés ou incinérés.

- Les enterrements se font au cimetière communal exprime le maire, il faut le descendre, on ne peut l'enterrer dans le Luberon.

- Si nous le voulons nous le pouvons, après tout, cet homme était extraordinaire, lui faire ce cadeau n'est pas de reste.

- Si on fait ça, il va y avoir un genre de pèlerinage, en trente ans il en est monté du monde là-haut.

- Et alors, qui ça peut déranger, en tout cas pas le cafetier ni l'épicier.

- Il faut demander à la préfecture.
- Laisse le préfet tranquille, on n'a pas besoin de son avis.
- On fait un arrêté municipal pour accorder une sépulture en haut et baste.
- Les protestants, on les enterrait chez eux avant.
- Et la cérémonie ?
- Qué cérémonie, il était animiste le Mathieu, tu veux faire venir un chamane ?

Marion s'impose dans le débat.

- Écoutez tous, avec Manon nous l'avons fréquenté régulièrement pendant plus de vingt ans il nous a aidés quand nous en avions besoin. Il en a aidé plein d'autres. Nous lui devons au moins ça, une tombe dans son pré. Et de plus nous continuerons de monter pour soigner ses oliviers.

Le lendemain une petite troupe se forme au camping et gravit la draille. Deux hommes font le trou, ils trouvent le rocher à un mètre soixante et estiment que c'est bien suffisant comme profondeur. On dépose le corps de Mathieu roulé dans un drap au fond, puis on commence de reboucher. Chacun jette une poignée de la terre du Luberon sur la dépouille.

Matéo qui a accompagné ses mères, dit quelques mots, des larmes mouillent ses joues.

- Salut à toi Mathieu, puisses-tu reposer en paix dans le grand cycle de l'univers, et à cette place que tu as choisie entre toutes pour y passer dans le bonheur et le dénuement trente ans de ta vie si riche d'amour et de passion pour la nature et ceux qui t'aimaient.

Marion place le petit cyprès au-dessus de la tête, puis Manon plante les bulbes d'iris qu'elle a amené sur la terre fraîchement retournée.

Les croyants se signent, les autres se recueillent, le silence n'est troublé que par le pépiement des oiseaux, et le vent qui bouscule un peu les arbres.

J'ai moi aussi fait le déplacement, Manon m'a prévenue hier du décès du Vieux. Il fallait que je sois là pour rendre hommage à cet homme qui a changé le cours de ma vie. J'ai cessé le journalisme, je n'écris plus que des contes pour les enfants et de petits romans. Je vis dans une ferme, où je cultive fruits et légumes. J'ai également quelques chèvres que je fais pâturer dans la garrigue, elles donnent un peu de lait, et nettoient les sous-bois.

À la tombée de la nuit, lorsque tout ce petit monde fut reparti, la meute est venue entourer la sépulture, l'Alfa s'est assis face à la tombe et son hurlement s'est entendu jusqu'au village.

Déposé SGDL 5 janvier 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les

articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.